



La Compagnie Les Marchés de l'Été présente

Ce que j'appelle oubli

de Laurent Mauvignier (Éditions de Minuit, 2011)

création 2016

diffusion sur la saison 2017/2018 :

- du 27 février au 2 mars au Bouscat (33)
- le 9 mars à La Teste de Buch (33)
- le 15 mars à Nantheuil (24)
- le 23 mars à Pau (64)
- le 6 avril à Talence (33)



Ce que j'appelle oubli

Mise en scène et scénographie : **Jean-Luc Terrade**

Musique : **Hervé Rigaud**

Vidéo : **Erwin Chamard**

Collaboration lumières : **Etienne Dousselin**

Visuel : **Carlos Alanis**

Photographie : **Pierre Planchenault**

interprétation : **Jérôme Thibault**

durée : 1 heure

Production Les Marches de l'Été - avec l'aide à la diffusion de l'Office Artistique de la Région Nouvelle-Aquitaine - création en avril 2016 au Glob Théâtre, à Bordeaux - remerciements à Florencia Demestri et à Samuel Lefeuvre.

Ce que j'appelle oubli

Le récit s'articule autour de la présence et de la voix d'un «témoin», témoin dont le point de vue évolue et fluctue au cours de son déroulement, jusqu'à prendre furtivement la place des différents protagonistes ; il s'adresse tour à tour au frère « présent » à ses côtés, au public ainsi qu'à lui-même.

La force de vie de cette parole pourrait être un simple motif littéraire, mais Laurent Mauvignier a le talent d'en user pour confronter l'écriture à l'événement, puisque cette parole va travailler à détailler la scène fatale. Il met ainsi les mains dans la réalité la plus abjecte, sinon la plus « bête », dans tous les sens du terme, pour en dégager une tentative de fiction qui dépasse tous les cadres, une parole qui ne fait qu'avancer pour tenter non pas de comprendre mais de pointer ce que nous avons en commun avec la part la plus monstrueuse de ces hommes. La violence absurde dont ils font preuve a un lien avec notre manière d'appréhender aujourd'hui le monde, ses drames quotidiens, de s'en accommoder et d'en accepter la répétition.

Sans verser jamais dans la seule indignation, cette tendance très actuelle qui s'empare de l'information pour la vider de sens et de réponses, et qui devient dès lors aussi banale que la violence des faits qui font l'actualité; sans succomber à la charge morale, l'auteur développe une écriture qui s'efforce d'ausculter la tragédie par sa précision et sa « sécheresse ». Il fait le choix d'avancer par portions de phrases, tendues, procède par retour sur des éléments de détails qui virent à l'obsession : ces rappels hypnotiques contribuent alors, par couches successives, à donner une consistance autre que factuelle à la scène.

Cette parole d'un témoin se construit sur des éléments qui n'ont rien à voir avec l'émotion : elle a besoin de partager des couleurs, des odeurs, des décors, pour nous placer dans un cadre qui pourrait nous être connu, qui ne renvoie pas le drame dans un espace éloigné duquel nous serions à la fois à distance, étrangers et donc tranquilles.



© Pierre Planchenault

A partir d'un fait divers

Ce que j'appelle oubli, paru en 2011, est plus qu'un roman : c'est un défi lancé au réel par la fiction, à partir d'un événement qui réduit brutalement l'humanité d'une réalité qui est la nôtre, dont la violence finit par nous devenir banale.

À la base de ce texte, un « simple » fait divers survenu en 2009.

En réaction à ce que cet événement tragique a d'insupportable et de finalement aussitôt oubliable, en réaction à notre manière de consommer désormais l'information, soit-elle sordide ou heureuse, Laurent Mauvignier choisit d'écrire une seule phrase de soixante pages : par cet exercice qui dépasse la simple charge émotionnelle, il sort la littérature de son confort pour déployer une parole, expectorée comme un dernier souffle, ce moment indicible où la panique le dispute à l'espoir.



© Pierre Planchenault

« Les quatre vigiles d'un supermarché Carrefour de Lyon seront présentés de vant un juge d'instruction jeudi matin, après le décès mardi d'un homme de 25 ans interpellé dans leur magasin. L'autopsie a révélé que la victime est «morte d'une asphyxie mécanique par compression de la cage thoracique» et portait des hématomes «au bras et au front», a annoncé mercredi en fin d'après-midi le parquet de la préfecture du Rhône.

L'incident s'est produit lundi, vers 18h15, quand un jeune, logé dans un foyer de la ville, a été arrêté alors qu'il était en train de voler des bouteilles de bière au supermarché Carrefour du quartier de la Part-Dieu. Les vigiles ont emmené le jeune homme, «particulièrement excité», dans une salle de contrôle où il a été immobilisé en attendant l'arrivée de la police, selon Mr David Metaxas, avocat de deux des agents.

«Les policiers, appelés aussitôt, ont mis 50 minutes à arriver. Le jeune homme a été plaqué contre un mur, puis contre une table haute», ajoute Mr Metaxas, précisant que la scène a duré «une demi-heure environ». Il a ensuite perdu connaissance en tentant de se dégager. Il a reçu les premiers secours par un manager des vigiles avant l'arrivée des pompiers. Il est décédé à l'hôpital mardi après-midi. Les vigiles estiment être intervenus «de façon professionnelle, ce qui est confirmé par les enregistrements sonores du local de rétention», précise Mr Metaxas. »

Le Parisien 30/12/2009.

Les intentions

Laurent Mauvignier fait de son sujet le révélateur d'un état du monde dans lequel notre indifférence fondamentale est la condition de notre vie en société. La mort vient, sinon remettre en cause, du moins nuancer l'appréhension qu'on pouvait avoir de nos existences : sommes-nous encore vivants dans un univers où le dialogue n'existe plus, où la prise de parole dans ce qu'elle a de plus urgent, vital, peut sembler être un acte de folie, et où plus rien ne semble pouvoir nous toucher ?

Il est des textes qui sont traversés par cette idée d'urgence, à être lu, à être dit et entendu. Celui-ci tout particulièrement, dans sa manière d'arrêter le temps, le nôtre, de désarmer le « factuel » pour faire récit, en peu de mots, d'un simple accident ? D'un drame social ? D'une courte information lue et aussitôt oubliée, remplacée par une autre ?

Il y a aujourd'hui une volonté grandissante d'aller chercher dans la littérature matière à interroger ensemble notre présent, et cette volonté se double ici de notre envie de mettre en avant la singularité de cette écriture, sa précision redoutable, sa façon d'aller droit vers l'autre en jouant à dévoiler les coulisses d'un crime pour mieux nous inviter à penser nous-même ce qu'elle continue de nous cacher.

La question essentielle que pose cette écriture, comme le travail que nous avons fait à partir d'elle, est alors celle de l'adaptation : adaptation du réel à la fiction, de la fiction au réel, de la littérature à l'oralité, du fait divers à l'écriture.

Pour l'adaptation à la scène, le texte sera restitué intégralement afin de conserver la mécanique de cette seule et unique respiration textuelle, tout en conservant bien entendu la chronologie du récit. Tout notre travail a consisté au respect de cette matière et à la tentative de restitution du rythme et de l'urgence de cette écriture. Un travail qui a souvent été expérimenté par Jean-Luc Terrade avec les adaptations des textes de Guyotat (Eden Eden Eden), de Büchner (Lenz) ou encore de Beckett (Solo, Pas, Bing, Berceuse ...).

«(...) ils s'amuse, ils font semblant de se mettre en colère et le retiennent, des mains, des bras, par les épaules, et une main le gifle qu'il essaie d'éviter, mais le plus vieux se met en colère en le traitant de pédale et lance son poing, le nez éclate et le sang coule jusque sur la lèvre, un instant il a peur de s'évanouir, pas un mot ni un geste, ça résonne dans sa tête comme le son d'une sirène qui sifflerait trop près et trop fort, le sang coule dans sa bouche, ça reflue, sa langue lèche le flot de sang, la surprise du sang sur ses doigts, il se répète, ils vont me casser la gueule et pourquoi ça tombe sur lui il ne sait pas (...)».



Scénographie

Afin de mettre en avant le texte, de placer cette écriture comme la colonne vertébrale d'un fait divers et d'une proposition orale, le comédien à l'avant scène sera sur un tapis roulant l'obligeant à marcher continuellement tout en proférant cette parole face au public.

En fond, deux grands panneaux de plastique faisant références aux portes d'accès des réserves de grandes surfaces. A l'avant scène, des écrans de télévision rapportent en simultané le visage du narrateur.

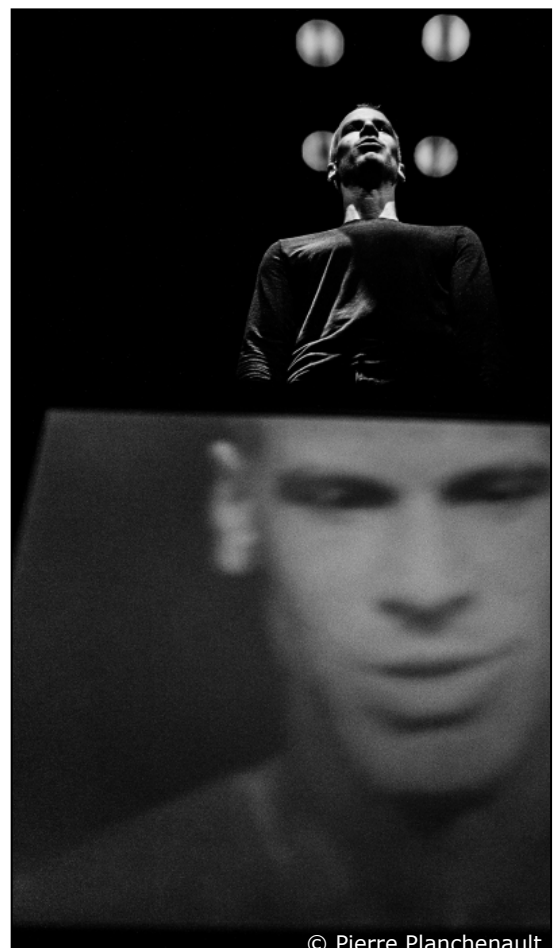


Actions de sensibilisation

En parallèle à cette création, des actions de sensibilisation peuvent être envisagées par la Compagnie auprès d'un public scolaire ou d'associations afin d'évoquer et de mettre à distance la notion de violence dans un travail théâtral et chorégraphique. Actions qui peuvent prendre la forme de stages ou de master-class avec le metteur en scène et le comédien et permettre au public d'appréhender une écriture singulière qui traite d'une thématique récurrente de notre société.

La Cie Les Marches de l'été a participé au programme académique «A la découverte des écritures contemporaines» organisé par le Rectorat, l'IDDAC et le Glob Théâtre lors de la saison 2015/2016 avec le Lycée Fernand Daguin (M.Philippe Béziat) et Le Lycée Marcel Dassault (Mme Dalila Roux-Salembien) à Mérignac.

Jean-Luc Terrade a suivi également le parcours «A la découverte des arts de la Scène» mis en place par le Rectorat et l'IDDAC avec le Lycée Camille Jullian à Bordeaux (M.Detchessahar).



Laurent Mauvignier - auteur



© Hélène Bamberger

Diplômé en arts plastiques en 1991, il publie son premier roman *Loin d'eux* à 32 ans, en 1999 aux éditions de Minuit, qui restera sa principale maison d'édition. Son deuxième roman publié l'année suivante *Apprendre à finir* est couronné de plusieurs prix, les prix Wepler et prix Fénéon en 2000, et les Prix du Livre Inter et Prix du deuxième roman en 2001.

En 2006 il obtient le Prix du roman Fnac pour son ouvrage *Dans la foule*, roman autour du drame du Heysel, en Belgique en 1985, qui selon Marine Landrot dans le magazine *Télérama* « frappait par son style déferlant, ses phrases longues et nouvelles, son art de l'apnée vorace. »

Son roman *Des hommes*, publié en 2009, obtient plusieurs prix, dont le prix Virilo la même année, et le prix des libraires l'année suivante. Le roman se penche sur des souvenirs du narrateur de la guerre d'Algérie et, pour la critique de *Télérama* : « la vérité la plus nauséuse sur une époque honteuse

se fait jour. L'atrocité dit son nom, l'opprobre, l'incrédulité, l'humiliation, la bestialité aussi ». Selon la critique du journal *L'Express*, l'ouvrage est « un roman majeur de Laurent Mauvignier sur les blessures de la guerre ».

Installé à Toulouse, il est pensionnaire de la Villa Médicis de septembre 2008 à septembre 2009.

1999 : *Loin d'eux*, Éditions de Minuit - Prix Fénéon et prix RTBF
2000 : *Apprendre à finir*, Éditions de Minuit - Prix du second roman des libraires, prix Wepler 2000 et prix du Livre inter 2001
2002 : *Ceux d'à côté*, Éditions de Minuit
2004 : *Seuls*, Éditions de Minuit
2005 : *Le Lien*, Éditions de Minuit
2006 : *Dans la foule*, Éditions de Minuit - Prix Fnac 2006
2009 : *Des hommes*, Éditions de Minuit - Prix des libraires et prix des librairies initiales 2010
2011 : *Ce que j'appelle oubli*, Éditions de Minuit
2012 : *Tout mon Amour*, Éditions de Minuit
2014 : *Autour du monde*, Éditions de Minuit
2016 : *Continuer*, Éditions de Minuit

Jean-Luc Terrade - metteur en scène

Il crée la compagnie Les Marches de l'Été en 1979 à Paris puis l'installe en Aquitaine en 1993. D'abord à Sarlat où il crée La dame aux camélias de Dumas puis à Bordeaux en 1995 avec La surprise de l'amour de Marivaux et les créations de Quartett d'Heiner Müller à la scène nationale de Bayonne, et de On purge Bébé de Feydeau au TNBA puis au TNT-Toulouse et à Genève. En 1997, il cofonde le TNT-Manufacture de chaussures. Il y crée Sacrifice, un triptyque de textes d'Alain Julien Rudefoucauld et Quelques petits riens.

En 2000, il s'installe à L'Atelier des Marches au Bouscat où il crée une série de solos et de formes courtes / installations : Solo, Pas moi, berceuse, fragments de théâtre II de Beckett avec Daniel Strugeon ; l'adaptation des 25 premières pages d'Eden, Eden, Eden de Pierre Guyotat avec Mathieu Boisset sera repris au Théâtre du rond-point. En 2004, Le modèle de Molinier tourne à Londres, Bilbao, Bruxelles et à la biennale de danse du Val de marne.



© Pierre Planchenault

La même année, il lance le festival pluridisciplinaire 30/30 dont c'est la 13^{ème} édition cette saison. Il y programme Steven Cohen, Ivo Dimchev, Joëlle Léandre, Mathurin Bolze, Renaud Herbin... mais aussi des jeunes artistes d'Aquitaine : Gianni-Gregory Fonet, la cie des Limbes, la cie Mouka... Par ailleurs, il met en place une série de résidences de création annuelle à l'Atelier des marches. L'année suivante, il crée Les femmes savantes à l'Agora de Boulazac puis deux spectacles jeune public : Jeu de piste à Volubilis et L'ange disparu d'après les illustrations de Max Ducos. En parallèle, il reprend les thèmes de la vieillesse et du temps avec Au bord de mes / nos ténèbres dans Novart puis avec Oh les beaux jours au Glob Théâtre. En 2010, il revient à un aspect plus plastique de son travail avec l'installation Le bain de Jean-Luc Lagarce. Il crée Et toi tu marchais, texte du jeune auteur Lionel Teixeira en Novembre 2012 dans le festival Novart de Bordeaux. Continuant de s'intéresser aux jeunes écritures, il crée Faut Voir de Didier Delahais en Janvier 2013 et a créé Les Petites Boites au Glob Théâtre en mars 2015.

Jérôme Thibault - comédien



Dans le cadre de ses études d'art dramatique, il travaille avec Stuart Seide, Claire Lasne, Catherine Anne et Mohamed Rouabhi. Comédien, danseur et marionnettiste, il joue dans Fées de Ronan Chéneau mis en scène par David Bobée, Trois petites notes d'après Nancy Huston mis en scène par Céline Garnavault, The brides d'Harry Kondoleon mis en scène par le chorégraphe Faizal Zeghoudi, Le cas Blanche-neige d'Howard Barker mis en scène par Frédéric Marnani, Des couteaux dans les poules de David Harrower mis en scène par Thibault Lebert, L'homme qui tombe d'après Don Delillo avec le Collectif Crypsum et dernièrement dans la création théâtre-danse Donc en résumé je continue à rêver avec la Cie des Songes. Il intervient régulièrement pour des impromptus lors de festivals ou manifestations d'arts de la paroles (Chahuts, Escale du livre) et dernièrement dans

la proposition pour 2 spectateurs Paysages Nomades initiée par le Glob Théâtre et Monique Garcia autour de 8 auteurs contemporains et 8 dessinateurs de BD.

En parallèle, il poursuit sa formation grâce à des stages notamment avec Tg Stan, Mladen Materic, l'Atelier des Marches ou le Glob Théâtre ainsi qu'avec de nombreux directeurs de castings.

Marianne

BOIRE UNE BIÈRE ET MOURIR

[...] Le récit s'adresse au frère de la victime, à une époque incertaine. On devine que l'affaire a été jugée, ou bien qu'elle va l'être. En tout cas, le temps a un peu passé depuis la mort du jeune homme. Ce temps écoulé a fait jaillir les questions, la souffrance, l'absurdité. Comment peut-on entrer dans un supermarché sans être sûr d'en ressortir vivant ? Peut-on mourir parce qu'on avait envie de boire une bière ? Et surtout : qui se souviendra de ce jeune homme ? La littérature, promet Laurent Mauvignier. Sa plume, proche de l'oralité, retrace l'existence de la victime, se glisse sous son crâne, puis dans celui du frère. Cette multiplication des points de vue dessine lentement un portrait – non pas celui du mort, mais un portrait collectif, le nôtre, celui d'une société qui autorise et orchestre ces crimes et l'oubli de ces crimes. Un long et magnifique poème contemporain sur nos violences et nos amnésies.

Télérama

Après celles du Heysel (Dans la foule) et de la guerre d'Algérie (Des hommes), Laurent Mauvignier explore une nouvelle tragédie, survenue à Lyon en 2009 : la sauvage mise à mort d'un voleur de bière par quatre vigiles, dans l'arrière-boutique d'un supermarché. Son style désormais consacré, hagard, submergeant, inextinguible, fait une nouvelle fois mouche. [...] Son nouveau roman est composé d'une seule phrase de soixante pages, expectorée comme un dernier souffle, où la panique le dispute à l'espoir [...]. Ce cri de révolte contre l'effervescence des existences que la misère a rendues transparentes est d'une insupportable stridence. Mais l'écriture est là, attentive, suspendue, pour offrir des parenthèses de réconfort. En signe de résistance, ce que Mauvignier appelle l'oubli, c'est le souvenir, ce droit à continuer de vivre dans le havre des têtes accueillantes.

Marine Landrot Telerama 26 mars 2011.

Le Magazine Littéraire

C'est seulement en revenant au début, avec l'idée de recopier la première phrase, qu'on découvre qu'il n'y en a pas, que le livre commence par une phrase en route, comme on pose le pied sur un tapis roulant irréfragable, au milieu d'une phrase unique, sans majuscule initiale et qu'on vient d'en être éjecté pareil, sans point final, planté là par un texte qui retourne sous la terre d'où il avait surgi tout à l'heure. Mais de tout cela on ne sait rien à la première lecture, c'est une lecture primale, fiévreuse, compassionnelle, presque coupable de n'avoir pu éviter ça : un jeune homme entre dans un supermarché, prend une canette de bière dans un rayon et la boit, quatre vigiles l'entourent, l'entraînent dans les réserves et le battent à mort. C'est tout. Il est écrit derrière le livre : « Cette fiction est librement inspirée d'un fait divers, survenu à Lyon, en décembre 2009. » Voilà pourquoi les mots attrapés au vol étaient : « et ce que le procureur a dit c'est qu'un homme ne doit pas mourir pour si peu ». À force de chercher la fin de la phrase, on recroise ces mots page 54 : « dire la vérité avec la voix blanche d'un présentateur télé débitant la mort des autres », et l'on pense à Coluche pour qui, « à chaque fois qu'un avion tombe dans le monde, c'est sur les pompes à Roger Gicquel ». À chaque fois qu'on ouvre un livre de Laurent Mauvignier le malheur du monde semble gonfler ses pages. Mais Mauvignier n'est pas ce cocker triste chargé d'annoncer les mauvaises nouvelles, c'est un écrivain. Toute son oeuvre démontre que la compassion n'a pas besoin du mélodrame, que le deuil n'est pas une consolation, ni la douleur une rente, que le silence est un cri. Mauvignier sait donner une voix, une vraie voix, à ses narrateurs - leur parcours social souvent les en prive. Ici, il donne à écouter une phrase, une seule phrase, adressée par dieu sait qui au frère de la victime.

Le livre ne fait pas le départ entre le fait divers et la fiction qu'il inspire. Au magasin Carrefour de Lyon Part-Dieu, le 28 décembre 2009, quatre vigiles ont tué Michaël Blaise, 25 ans, martiniquais. Une caméra de surveillance a tout enregistré, ils l'ont traité de pédé, pas de sale Noir, il est mort la cage thoracique enfoncée, le procureur a vraiment dit qu'un homme ne devait pas mourir pour si peu. De cette histoire, Mauvignier fait un portrait oblique, touchant, ce n'est pas la victime qui parle mais curieusement on entend son silence, le peu qu'il a à dire, son regret de mourir maintenant, on comprend qu'avec la mort s'achève la peur de mourir. Il n'est pas dit que quelqu'un est noir, il n'est pas dit que personne n'est pédé, le Rhône est loin, on parle de bords de Loire, de Paris, de détresse, d'hommes. Des hommes était le titre du dernier roman de Mauvignier, en voici d'autres, désolés et désolants, humains et inhumains, comme vous et moi.

Jean-Baptiste Harang, Magazine Littéraire, avril 2011.

INFERNŌ

Je me souviens de Samy Frey juché sur une bicyclette fixée au sol et qui, pédalant sur place, égrenait les je me souviens de Georges Pérec. Je me souviendrai désormais des petites foulées de Jérôme Thibault, courant sur place, et récitant d'une voix modulée Ce que j'appelle oubli de Laurent Mauvignier, mis en scène par Jean-Luc Terrade au Glob Théâtre de Bordeaux.

Mais alors que le premier évoquait la mémoire de souvenirs nostalgiques du temps de l'après-guerre, le second nous immerge dans un drame contemporain dont la banalité n'a d'égale que l'atrocité d'une société faisant bien peu de cas de la vie d'un homme, surtout si ce dernier a le grand tort d'être un marginal.

« et ce que le procureur a dit, c'est qu'un homme ne doit pas mourir pour si peu, qu'il est injuste de mourir à cause d'une canette de bière (...) », c'est par ces mots que commence le récit de Laurent Mauvignier, introduit par une conjonction qui laisse à penser qu'il s'est passé quelque chose en amont, récit qui va se dévider en une seule longue phrase d'une heure pleine de respirations, d'accélération, de ralentissements, toujours énoncé avec cette voix sans colère mais non sans violence, traversée par une émotion retenue et profonde qui s'insuffle en nous pour nous habiter sans recours de fuite. Car si le narrateur omniscient de ce fait divers réel – au centre commercial Carrefour de la Part-Dieu à Lyon, en 2009, quatre vigiles ont massacré un jeune homme de 25 ans pour avoir bu, sans la payer, une canette de bière -, transposé dans une œuvre qui fait littérature, s'adresse au jeune frère de la victime, à travers lui l'adresse de ce texte – devenu ici monologue théâtral – nous est destinée, à nous spectateurs, consommateurs de grandes surfaces et témoins urbains – mais trop souvent sans urbanité – de séquences mettant en scène des exclus.

Une heure durant – celle de l'agonie de l'homme ? – l'acteur, « éclairé » par un jeu de lumières savamment étudié, va courir sur place en dévidant le film intérieur de cette chronique d'une mort annoncée d'emblée, le mouvement étant le seul recours à l'effondrement face à l'horreur : surtout ne

rien lâcher, garder l'équilibre en bougeant coûte que coûte, jusqu'au coup de tonnerre final annonçant la chute fatale. La chronologie des événements est quelque peu bousculée, seule compte leur convergence vers le même point : l'inanité d'une vie au regard d'une société gangrénée par la barbarie policière. Le visage de l'acteur, filmé en direct, est démultiplié par cinq téléviseurs alignés devant ses pieds tout le long de la scène où, en gros plan, on voit ses traits dire l'incrédulité, l'espoir, l'incompréhension, la peur, les souvenirs heureux du mourant, jusqu'à la séquence finale où les lèvres closes évoquent le silence post mortem alors que lui continue à retenir l'inéluctable. Au creux des mots qui se déversent, des images distordues par le chaos des chocs reçus – chairs tuméfiées, nez éclaté sous les coups assénés dans les réserves où l'homme a été conduit – se mêlent et s'entremêlent dans un flot continu...

Comment la vie de cet homme pourrait-elle s'arrêter si stupidement sur cette dalle de béton froid, au milieu de rangées de boîtes de conserves entreposées, sous les coups furieux de quatre jeunes vigiles qui ont juste son âge, lui dont la vie d'errance était tout sauf une existence morne ? Défilent les bords de Loire et ses aventures amoureuses matées par d'autres marginaux, ses rêves de voyage qui agissaient en lui comme s'il les vivait vraiment, son amour pour son jeune frère, ses phrases prononcées par sa mère attentionnée (« surtout mettez un slip propre au cas où vous auriez à aller à l'hôpital ») qui lui faisaient chaud au cœur les jours de solitude... Alors, il ne peut se résoudre à mourir pour si peu, car ce qui est scandaleux ce n'est pas tant sa disparition que ce qui la cause : pensez, une simple canette bue au vu et au su de tout le monde dans un rayon de supermarché, sans avoir réfléchi, il avait soif c'est tout, et sa gorge le brûlait...

On n'est pas loin d'un autre étranger à lui-même, L'étranger de Camus, dans un monde éviscéré de son humanité jusqu'à priver de sens la mort même : « ma mort n'est pas l'événement le plus triste de ma vie, ce qui est triste dans ma vie c'est ce monde avec des vigiles et des gens qui s'ignorent dans des vies mortes comme cette pâleur, cette mort tout le temps, tous les jours, que ça s'arrête enfin, je t'assure, ce n'est pas triste comme de perdre le goût du vin et de

Revue de presse

la bière, le goût d’embrasser, d’inventer des destins à des gens dans le métro et le goût de marcher des heures et des heures. »

Et puis ces quatre visages qui le surplombent, en quoi diffèrent-ils du sien ? Ils auraient pu soutenir ensemble la même équipe de foot, partager les mêmes verres au comptoir d’un café, draguer les mêmes filles, et leur vie à eux n’est certainement pas plus simple que la sienne... A savoir même si l’énergie qu’ils trouvent là dans les entrepôts du magasin à lui défoncer le portrait jusqu’à lui faire la peau, ils ne la puisent pas dans la rage qui les anime de se débarrasser de cette vie misérable qu’est la leur et qu’au fond d’eux ils voudraient piétiner... Alors, lui, à terre, s’accroche à des détails, le gel sur les cheveux de l’un d’entre eux, l’odeur poivrée du déodorant d’un autre, autant de sensations fugitives visant à les « raccorder » à l’humanité de la banalité. Mais c’est à la banalité du mal décrite par Hannah Arendt qu’il aura affaire, quatre pauvres types devenus des meurtriers sous l’effet des frustrations endurées et « libérés » par le pouvoir de l’uniforme délivré par le patron du supermarché qui les emploie.

Ainsi peut s’arrêter brutalement une existence, celle d’un marginal que l’on pleurera vite sous des paroles convenues avant de l’oublier aussi sûr que de son vivant on l’a ignoré ; « J’ai appris pour votre fils, dira-t-on au père, boucher, dans quel monde vit-on... », avant de retourner à ses affaires.

La mise en scène, les ombres et lumières de Jean-Luc Terrade, directeur artistique de la Cie des Marches de l’Eté et du Festival international des Rencontres de la Forme Courte, se plient avec une sobriété « parlante » aux modulations de cette longue phrase pour en accompagner les variations sans jamais souligner à l’excès le drame qui se joue. C’est ainsi que se laisse entendre l’insupportable et terrible banalité d’une exécution en règle. Jérôme Thibault, quant à lui se fait le sensible porte-voix, tout à la fois distancié et traversé par une émotion aussi tangible que discrète, « à fleur de peau », de cet homme anonyme à la mort « exemplaire ».

Yves Kafka Inferno Magazine 04 avril 2016.



Jérôme Thibault court entre ciel et terre.

Il a pris une bière dans le rayon du supermarché, sans presque s’en rendre compte. Il n’y pensait même pas deux minutes avant. Mais là, il a soif et presque machinalement, il se sert et boit la bière fraîche, qui causera sa mort, après avoir été tabassé par quatre vigiles. Cette histoire est celle d’un fait divers survenu à Lyon en 2009 et qui a inspiré le très beau et douloureux texte de Laurent Mauvignier, «Ce que j’appelle oubli». Un récit en une seule et longue phrase, qui fait 60 pages et dure une heure.

Digression

Jean-Luc Terrade a choisi de faire dire cette phrase par le comédien Jérôme Thibault, qui la déroule au fil d’une marche, sur un tapis roulant, une marche qui n’avance pas ; il raconte une histoire, mille histoires, celles d’une vie. La vie d’un gars un peu à la marge, qui a un frère, une famille, et dont la mort aussi inattendue que gratuite, est le reflet d’une autre misère. «C’est tout une vision de la société qui m’interpelle, souligne Jean-Luc Terrade, cette société qui vit dans l’indifférence totale, où un fait divers en chasse un autre, d’autant plus quand il s’agit d’un marginal. La différence fait peur. Mais c’est d’abord l’écriture qui m’a plu, avec ce narrateur qui ascille entre le «je», «tu», «il», s’adresse au frère, ou parle de lui-même. Dans cette longue suite de digressions, on revient en arrière, en enfance, on évoque la vie rêvée, la famille des vigiles. Ce spectacle n’est pas un spectacle commun, c’est de l’ordre de la performance, et on a gardé la spirale du texte, afin de ne pas la caser», souligne-t-il.

Céline Musseau, Sud Ouest, 30 mars 2016.



Cie Les Marches de l'Été

17 rue Victor Billon

33110 Le Bouscat

05 56 17 05 77

www.marchesdelete.com

Diffusion

Samuel Mateu

06 27 72 32 88

diffusion@marchesdelete.com